

assurément n'en aurait eu le pouvoir. Deux choses indispensablement nécessaires lui auraient fait défaut. Il aurait manqué de lumière et d'autorité. Seul, Celui qui est la lumière et la puissance même, pouvait délivrer l'homme de son asservissement à l'erreur; ou bien, en d'autres termes, pour vaincre l'erreur, la révélation était nécessaire.

Une pareille conclusion, je le sais, effarouche l'humanitaire progressiste. Il s'est fait de la puissance de la raison une idée si grandiose, qu'il lui est malaisé de ne jamais reconnaître son insuffisance. Ce que la raison n'a jamais su faire, il s'obstine à dire qu'elle le fera dans la suite. Il ne veut pas lire, dans le passé, l'histoire de l'avenir. Il refuse d'admettre une induction fondée sur l'expérience constante et universelle de plus de quatre mille ans; et ne veut pas comprendre que les facultés humaines rencontrent, à leur développement normal, toujours les mêmes obstacles, pour ne pas dire des obstacles toujours plus grands: il est manifeste que leur impuissance dans le passé établit leur insuffisance dans l'avenir. Mais j'ai déjà combattu, sur un terrain analogue, les prétentions du progressiste, et j'en ai fait voir clairement, ce m'a semble, la vanité. Je ne dois donc pas rétablir ici la discussion sur ce point.

Au reste, supposons ces prétentions réelles, du moins le rationaliste sera-t-il obligé de reconnaître que le manteau de l'erreur qui couvrait l'espèce humaine n'avait pu être dépouillé par elle, ni même déchiré le moins du monde durant un très-grand nombre de siècles; que toujours, au contraire, il s'était tristement enrichi de pièces nouvelles, et que, par suite, il aurait encore, pendant une effrayante succession d'années, pesé fatalement sur ses épaules. Mais, alors, comment ne pas avouer la nécessité de la révélation? Comment ne pas la confesser au moins pour ces innombrables générations, pour ces centaines de milliards d'individus disparus de dessus la terre avant l'accomplissement du grand œuvre de la délivrance universelle?

Chasser l'erreur de l'intelligence humaine, c'est beaucoup faire, sans doute; toutefois, ce n'est là qu'une opération préparatoire à une autre manifestement plus excellente en soi. Le champ de l'intelligence défriché et purgé de toutes les plantes mauvaises ou parasites qui l'épuisaient en vain, doit être ensouillé avec le bon grain de la vérité, d'une vérité complète sur Dieu, l'homme et le monde; en sorte qu'il produise un ensemble de doctrine proportionné à nos besoins et à nos devoirs.

Or, nous avons constaté l'impuissance d'un nombre quelconque d'individus humains à trouver un pareil ensemble, et leur impuissance non moins grande à le persuader, supposé qu'ils pussent jamais le découvrir. Ce grand fait est acquis à la science moyennant une expérience de quatre mille ans; et la raison s'en déduit, ainsi que nous l'avons fait voir, des conditions de la vérité par rapport à notre intelligence, et des conditions de notre intelligence par rapport à la vérité. Elle se déduit, en outre, de l'étroit et superbe égoïsme de chaque nature intelligente. Mais cette raison multiple de l'insuffisance humaine à trouver et à persuader le vrai, étant inhérente à la nature du vrai et à la nature de l'homme, devra durer autant au moins que cette dernière. Donc c'est se tromper que de croire qu'un jour serait venu où l'homme, par ses seules forces, aurait conquise la vérité complète. Donc, pour

parvenir à la connaissance d'une vérité de cette sorte, la révélation était nécessaire.

Une maladie plus terrible encore que l'ignorance dévorait la pauvre humanité et l'avait presque réduite à l'état de cadavre. L'orgueil et la sensualité, sous des formes mille fois variées, la tenaient dans les fers: Toutes les passions mauvaises déchaînées avaient envahi le cœur de l'homme et le tyrranisaient en vaincu. La soif de la renommée et de la gloire, le désir de s'élever au-dessus de ses semblables et de les dominer, pour les faire servir à son bien-être, possédaient toutes les âmes. Le mal d'autrui, quand on en pouvait retirer quelque avantage, était regardé comme un bien véritable. On sacrifiait à ses jouissances personnelles le bien-être d'un grand nombre d'autres. Ainsi faisaient, par exemple, mais avec d'horribles circonstances, ces possesseurs d'immenses troupeaux d'esclaves, qui les égorgeaient ou les contraignaient de s'égorger entre eux, pour se procurer à eux-mêmes un agréable passe-temps. Qui n'a point vu décrire les combats de gladiateurs, où, dans la première société de la première ville du monde, le sexe le plus tendre et le plus sympathique se délectait à voir couler le sang humain sous la dent des lions et des tigres?

Ainsi que nous avons eu déjà occasion de le dire, un patriotisme féroce et brutal faisait préférer aux citoyens du petit chef-lieu d'un petit canton le bien de la patrie au bien-être du monde. Que l'univers fut bouleversé horriblement, pourvu qu'ainsi Sparte fût sauve; tout allait au mieux.

Qui oserait, et même qui pourrait dire jusqu'à quel degré d'infamie avaient fait descendre les hommes, en genre d'intempérance et d'impudicité, l'asservissement aux sens? Non, dans l'espèce purement animale tout entière, on ne trouvera pas une classe dont les individus ne le cèdent, sous ce double rapport, aux Grecs si polis, aux Romains si puissants, aux orientaux si magnifiques. Chez la brute, la passion dans son paroxysme a coutume de respecter les barrières de la nature, l'homme les arrache souvent de sang froid. Il faisait ainsi surtout avant la venue du Christ.

Et pour se justifier lui-même parmi tant et de si nombreux désordres, pour n'avoir point trop à rougir dans cet océan d'ignominie où il se voyait plongé, il en vint jusqu'à cet inqualifiable excès de peupler le ciel d'êtres aussi méchants que lui, d'en faire ses dieux et de leur prodiguer l'encens et les victimes.

Voilà l'abîme où était tombée finalement l'humanité. Les sages eux-mêmes payaient à la dépravation universelle un tribut déplorable. Qui aurait donc pu la guérir, ou, plutôt, la ressusciter? Approchez, humanitaires de toutes nuances, cherchez et voyez d'où pourrait venir, à cet immense cadavre, l'esprit de vie qui semble l'avoir totalement abandonné. Vous avez, je le sais, très-grande foi aux puissances de notre nature. Cependant, j'ai peine à croire qu'il vous semble possible d'y trouver un remède suffisant à des maux si extrêmes. Comment pourriez-vous, en effet, vous persuader que les vertus curatives qu'elle recèle n'ayant pu l'empêcher de descendre jusqu'à la porte du tombeau, seront en état de la ramener à la vie sous l'influence des mêmes circonstances internes et externes qui l'ont réduite aux abois? Non, si le Créateur ne daigne toucher une seconde fois son ouvrage, c'en est fait de l'homme moral; il expire étouffé dans la boue des plus honteuses